

oncle qui m'aime beaucoup, et à qui je dis tout, m'a conseillé de voyager.— En revenant dans six mois, un an, me disait-il, tu seras un autre homme. Ta vie changera donc nécessairement.— J'ai été en Russie, — et à peine arrivé, — j'ai été obligé de partir une seconde fois.— Je suis venu en France.

— Mais, dit Rodolphe avec une pointe de gaieté, vous ne pouvez pourtant pas passer votre vie sur les routes et continuer le Juif errant. Il faut vivre aussi un peu pour soi. Ne croyez pas que je traite légèrement vos scrupules. Ils sont très honorables. Mais il est des choses qu'une mère doit comprendre. J'ai vingt-sept ans, moi qui tout à l'heure vous croyais mon aîné. Eh bien ! voici quatre ans que j'ai fait l'éducation de ma mère. Votre grand tort, mon ami, est de n'avoir pas commencé celle de la vôtre.

— Je ne cessai d'être le fils de ma mère que lorsque je serai marié, dit profondément le Hollandais.

— Au fait ! exclama le vicomte, c'est un moyen. Mais diable ! à votre âge, — il est violent.— A votre place, j'aimerais mieux une bonne et nette explication qui mettrait toutes choses à leur place.

— Un mariage, disait Van Coppenaël un peu absorbé, voilà le seul moyen. J'y ai bien réfléchi.— Seulement, c'est là... c'est... c'est le difficile !

— Pourquoi, difficile ?

— Oh !... fit Van Coppenaël avec une sorte de pudeur enfantine.

— Je ne vous comprends pas.— Ce n'est pas moi qui vous engagerai au mariage. Le mariage est une potion qu'il ne faut administrer qu'aux malades à l'extrémité. L'amour sérieux n'est pas mon fait.— Quelqu'un a dit que cet amour là n'est que le roman du cœur : c'est le plaisir qui en est l'histoire. Ce quelqu'un là a eu raison. A votre place, j'aimerais mieux voyager encore dix ans. Mais du moment que c'est là votre idée fixe, je ne vois pas où vous trouveriez des difficultés. Vous êtes jeune ; — d'après ce que je puis savoir de votre manière de vivre, vous avez de la fortune...

— Je suis riche.

—... Jeune, riche ; — noble ?...

Van Coppenaël consentit cette clause par son silence.

— Jeune, riche, noble ! poursuivit Rodolphe ; mais je vous garantis marié en huit jours quand vous voudrez.

— Oh ! oh ! dit pudiquement Van Coppenaël.

— Mais c'est évident.

— Je me connais bien ; je n'ai pas d'esprit, pas de brillant.

— Vous avez cent fois mieux.

— Je ne suis pas — bien beau !

— Vous avez une taille magnifique. Et puis un homme est toujours assez beau.

— Ce n'est peut-être pas vrai.— Et vos Françaises...

— Au fait, pourquoi ne pas vous marier en Hollande ?

— En Hollande, répondit tranquillement Van Coppenaël, ma mère connaîtra la femme que j'épouserai, et nous serons deux enfants au lieu d'un. Au lieu que si je me marie en pays étranger, je reviens avec une femme que ma mère ne connaît pas. Ce qu'on ne connaît pas impose toujours. Je suis alors le mari de ma femme.— Vous devez trouver tout cela très-puéril ; mais il y a dans ma position une foule de petites nuances que vous ne pouvez pas comprendre, et que je puis encore moins vous expliquer.

— Du Machiavel pur, dit le vicomte.— Au

reste, il vous est vingt fois plus facile de vous marier ici que dans votre pays.

— Oh !... fit Van Coppenaël.

— Sans doute.

— Vous plaisantez ?

— Je ne plaisante pas.

— Mais la raison ?

— Parce qu'ici vous êtes étranger.

Van Coppenaël se mit à rire bruyamment.

— C'est fort sérieux, dit Rodolphe.— Et les cartes de visite !— Ah ! mon cher, vous ne savez pas la valeur d'un nom étranger sur l'esprit d'une femme, quand il s'agit de mariage, et quand ce nom est noble. En France !...— Mais il y a en France mille femmes qui ne se soucieraient que très-moderatement de s'appeler la vicomtesse de Frenays...

(Ici, le Hollandais crut l'occasion favorable pour adresser un compliment à son ami, mais toute sa bonne volonté avorta dans son exclamation habituelle : — Oh !...)

... Oui, mon ami, poursuivit Rodolphe ; et cela parce qu'il n'y a nulle différence à s'appeler la vicomtesse de Frenays, la vicomtesse de Marseilles, ou la vicomtesse de Tassignac ; — mais s'appeler la vicomtesse ou la stathouderine Van Coppenaël...

— C'était mon grand père qui était stathouder, crut devoir faire observer Van Coppenaël...

—... Porter le lion hollandais dans ses armes, voir son nom inscrit sur le livre d'or de la grandesse hollandaise, c'est bien autre chose !...

FÉLIX TOURNACHON.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Lyriques Français.

M. DE LAMARTINE.

Les premières *Méditations* produisirent à leur apparition une sensation extraordinaire, et mieux que les œuvres déjà célèbres de Casimir Delavigne et de Béranger, elles marquèrent le commencement d'une ère nouvelle. Lamartine était, dans le langage des vers, ce que l'auteur d'*Atala* avait été parmi les prosateurs. Il n'y a peut-être pas, si l'on veut tenir compte de tout, un autre exemple d'une pareille fortune. La critique, hors de garde, n'en appela point des applaudissements universels, n'essaya point de les modérer ; elle parut avoir résigné ses fonctions :

Quid ipse stupere.....
Eumenides, tenuitque inhians tria Cerberus ora.

Aujourd'hui encore, ceux qui furent témoins de cet événement littéraire, ne peuvent s'empêcher de préférer les premières *Méditations* aux nouvelles et à tout le reste ; préférence dont s'étonnent probablement ceux qui, nés plus tard, ont lu de suite et tout d'un trait le premier recueil et les suivants. Pourtant cette préférence peut être comprise. La première œuvre d'un écrivain, si cet écrivain l'a produite dans l'âge de la force, a souvent, dans son imperfection, un charme que n'ont pas les œuvres plus tardives. La surprise que nous éprouvons, l'auteur l'a éprouvée avant nous ; il a été avant nous sous le charme ; et la fraîcheur de ses impressions a été toute semblable à la fraîcheur des nôtres. Ravi d'un premier succès, l'écrivain poursuit une veine épuisée peut-être ; il exprime des émotions, une situation morale qui lui sont venues étrangères ; il profite jusqu'au bout d'une impulsion reçue ; il s'assujettit à sa première forme et devient l'écho de sa propre voix. Quatre ou cinq ans plus tard, M. de Lamartine n'aurait pas

débuté dans le même sens, et la teneur de toute son œuvre poétique serait, à quelques égards, différente de ce qu'elle est.

Les premières *Méditations* n'en ont pas moins un caractère, un charme qui leur est propre. On y sent la naïveté d'un écrivain à qui l'on n'a pas encore, et qui lui-même ne s'est pas encore rendu compte de lui-même. En outre, le sentiment religieux paraît dans les premières *Méditations*, occuper dans les pensées de l'auteur une plus grande place. Il paraît touché de Dieu et du christianisme. Il l'est sans doute ; il l'est, puisqu'en le lisant, nous le sommes à notre tour. Enfin l'image, ou plutôt la pensée d'Elvire, enveloppe d'un deuil attendrissant cette poésie, qui semble avoir dû à la douleur son premier éveil.

Elvire est une de ces figures muettes et voilées qui ne font que passer devant nous, ou même qui n'y passent point, et qui, de loin, se reflètent pour nous dans l'âme poétique qui les a chéries ou qui les a créées. Toute description est une limite, et toute limite répugne à l'enthousiasme ; l'ineffable seul est grand, parce que nous sentons que ce qui est vraiment grand doit être ineffable ; et partout où le fini, comme fini, ne se révèle pas distinctement, nous croyons voir l'infini. Les vrais poètes le savent, et, en tout genre, ils s'expriment, ils indiquent plutôt qu'ils ne décrivent ; ils ouvrent l'angle, et n'en prolongent pas les côtés ; ils commencent une courbe que notre imagination achève ; ils éclairent un coin du tableau et nous font rêver toute la scène qu'ils n'ont pas voulu dérouler.

Où est Elvire dans les chants mélancoliques de M. de Lamartine ? Nulle part et partout. D'elle, il nous parle peu ; mais à elle retourne incessamment sa parole ; ce n'est pas ce qu'il nous en dit, c'est ce qu'il lui dit, c'est la manière dont il lui parle qui nous la fait connaître ; ce qu'il éprouve pour elle, nous la révèle mieux que le plus fidèle des portraits ; et, à vrai dire, le portrait d'une personne, le portrait d'une âme humaine, où le chercher sinon dans les impressions de ceux qui l'ont aimée ? En tout genre, ce que nous demandons au poète, c'est bien moins la peinture des objets que la peinture de ce qu'il a éprouvé en présence et sous l'action des objets : ce n'est pas dans le ciel que nous cherchons l'arc céleste, mais dans l'œil du poète. Quelle description nous eût mieux fait connaître Elvire que cette *invocation* du poète à l'objet de ses immortels regrets :

O toi qui m'apparus dans ce désert du monde,
Habitante du ciel, passagère en ces lieux !
O toi qui fis briller dans cette nuit profonde
Un rayon d'amour à mes yeux ;

A mes yeux étonnés montre-toi tout entière,
Dis-moi quel est ton nom, ton pays, ton destin !
Ton berceau fut-il sur la terre ?
Ou n'es-tu qu'un souflet divin ?

Vas-tu revoir demain l'éternelle lumière ?
Ou, dans ce lieu d'exil, de deuil et de misère,
Dois-tu poursuivre encor ton pénible chemin ?
Ah ! quel que soit ton nom, ton destin, ta patrie,
O fille de la terre, ou du divin séjour,
Ah ! laisse-moi, toute ma vie,
T'offrir mon culte ou mon amour !

Si tu dois, comme nous, achever ta carrière,
Sois mon appui, mon guide, et souffre qu'en tous lieux,
De tes pas adorés je baise la poussière.
Mais si tu prends ton vol, et si, loin de nos yeux,
Sœur des anges, bientôt tu remontes près d'eux,
Après m'avoir aimé quelques jours sur la terre,
Souviens-toi de moi dans les cieux.

Et le *Lac*, comme il nous révèle Elvire !

Le caractère religieux est vivement prononcé dans ce premier recueil de Lamartine ; plusieurs morceaux considérables, dont le